
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 11 h 17

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

5 mai 1997

En faire un peu trop

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Lundi 5 mai 1997

Le Devoir • p. B8 • 452 mots

En faire un peu trop

Martin, Andrée

La mémoire de l'eau
Chorégraphie : Jean Grand-Maître. Interprétation : Naomi Stikeman, David Bushman, Amanda Daft, Lisa Davies, Geneviève Guérard, Alison McCreary, Andrée Parent, Heather Telford, Neelanthi Vadivel, Troy Blackwell-Cook, Jay Brooker, Benjamin Hatcher, Shawn Hounsell, Jamaludin Jalil, Bernard Martin, James Russell Toth Au théâtre Maisonneuve de la Place des Arts, jusqu'au 10 mai à 20h.

On attendait beaucoup de ce jeune chorégraphe dont on avait venté le génie et l'audace. La surenchère des médias peut souvent être la cause de bien des attentes et parfois de quelques déceptions. *La Mémoire de l'eau*, la plus récente création de Jean Grand-Maître présentée dans le cadre du dernier spectacle de la saison des Grands Ballets canadiens, souffre un peu de cette situation ambiguë.

Avec *La Mémoire de l'eau*, Jean Grand-Maître signe une oeuvre ambitieuse. Quatorze danseurs évoluent sur scène, en plus des deux solistes; Naomi Stikeman et David Bushman. Au-delà d'une profusion visuelle, d'une scénographie imposante et très évocatrice - une nef abandonnée gisant sur une rive qu'on imagine sablonneuse - la création de Grand-Maître ne convainc qu'à moitié. Cette manière de présenter les faits à travers une succession marquée de tableaux, une théâtralité

trop proche de la pantomime et une surenchère expressive, avait quelque chose de suranné. Même si la gestuelle demeure actuelle, parfois provocante, parfois inusitée, que l'artiste n'a pas voulu réaliser quelque chose de joli, mais de vrai, et que dans cette oeuvre, il ne raconte pas une histoire au sens littéral du terme, le patron de base ressemble encore trop à celui des ballets créés à la fin du XIXe siècle, ou encore à certaines oeuvres modernes des années 40 et 50.

Par contre, on se doit de saluer le climat dramatique, et bien sûr l'engagement émotif des interprètes. De ce côté, Jean Grand-Maître est plutôt audacieux. Dans un univers - celui du ballet - où la réalité, lorsqu'elle est dépeinte, a souvent un goût d'eau de rose, l'artiste n'a pas eu peur des corps mis en scène. À ce titre on ne saurait passer sous silence la performance, troublante, de Naomi Stikeman. Avec des possibilités physiques excessivement grandes, et un registre dramatique tout aussi vaste, elle teinte la danse d'une intensité toute particulière. À travers une attitude dont une part demeure insaisissable, elle est tantôt une amoureuse charnelle, tantôt prête à sombrer dans la folie. Étonnant.

De plus, certaines images particulièrement belles, comme le début et la fin, nous permettent de nous réconcilier avec la pièce. La présence de la vieille dame en robe de velours bourgogne, sorte d'esprit des lieux

© 1997 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliCertificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-19970505-LE-057

flottant à la surface du sol, et ne s'exprimant que par de minuscules gestes de main, s'installe ici comme une pure poésie. D'ailleurs ces images contrastent avec le reste de la chorégraphie. Tout au long du spectacle, on aurait souhaité un peu plus d'épuration et de raffinement dans l'ensemble de cette danse qui en fait un peu trop.

Du côté de Tangente

On connaissait Andrew de L. Harwood comme un excellent improvisateur, un interprète-soliste chevronné, on le découvre maintenant comme un chorégraphe de groupe talentueux. Seconde pièce d'une trilogie qu'il compte compléter l'an prochain, *Réflexe* (suite), présenté la fin de semaine dernière à Tangente, met en scène un voyage au travers de la psyché humaine. Avec une danse, mélange équilibré de moments vifs et calmes, il donne à voir sa vision de la vulnérabilité, de l'instinct de protection, de la compassion, etc. Les trois hommes et les quatre femmes - interprètes à la force dramatique indéniable - y apparaissent dans leurs aspects intimes et sociaux, nous présentant ainsi une petite part de leur propre histoire. Une pièce énergique et douce, où on peut lire avec force et évidence, la grande maîtrise du langage scénique et chorégraphique de Harwood.